

La maison aux deux escaliers

Une nouvelle de Angel Olivera Almozara

© Angel Olivera Almozara. Reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur. Titre original : *La Casa de las dos escaleras*. Traduit de l'espagnol par Pierre Jean Brouillaud.

Depuis quelque temps, j'habite une maison très particulière, au cœur de la vieille ville. C'est un bâtiment de pierres vétuste et de construction très ancienne, dont on dit qu'il se dressait ici, dans la partie la plus élevée du plus vieux quartier, avant tout autre immeuble du coin. Je me suis aussi laissé dire qu'il abrita, en d'autres temps, un couvent de religieuses cloîtrées ; ce que je crois volontiers car c'est une des maisons les plus bizarres de la ville.

Quand tu viens de la rue, tu passes la porte cochère et, après avoir ouvert la porte intérieure, qui est toujours fermée à clé, tu accèdes à un vieux patio rempli de pots de fleurs et de plantes, avec un puits à droite et des parois très hautes et tout écaillées qui se dressent jusqu'au ciel, lequel découpe, au sommet, un quadrilatère irrégulier. À gauche s'ouvrent deux arches dont chacune correspond à un escalier. Ces deux escaliers, chose unique dans la ville, occupent le même espace, en s'enroulant l'un autour de l'autre. Ainsi unis, ils montent jusqu'à la terrasse, à laquelle ils accèdent par des portes différentes. Des lucarnes ovales à barreaux séparent les deux escaliers et, quand on monte l'un d'eux, on aperçoit, à travers les lucarnes, les gens qui montent ou qui descendent l'autre escalier. Au-dessus de l'arche de droite, celle qui se trouve tout au fond du patio, il y a une série de niches ou d'embrasures, l'une au-dessus de l'autre, jusqu'au niveau de la terrasse, chacune étant protégée par une grille de fer et correspondant à un palier de l'escalier. C'est à dire des deux escaliers, puisque la première niche correspond au premier escalier, la seconde au second escalier, la troisième à nouveau au premier escalier et ainsi de suite jusqu'au dernier étage où on devine une multitude de pots de fleurs.

J'habite le deuxième étage du premier escalier, et je n'ai jamais emprunté l'autre, car je n'ai rien à y faire. Par ailleurs, les occupants de la maison sont peu communicatifs, chacun vit pour soi, et je ne connais donc pas les gens qui habitent l'autre escalier, pour la plupart des veuves âgées et des retraités qui ne sortent jamais de chez eux. Je connais mon escalier, bien entendu, mais je vais rarement jusqu'à la terrasse. Ma femme y va, cependant, quand elle monte étendre le linge, mais elle ne l'a jamais fait de nuit. Au fond, l'escalier et la maison lui font peur, ce que je ne lui reproche pas, car, d'une certaine manière, l'édifice est assez sinistre.

L'escalier proprement dit est étroit, et deux personnes ne peuvent y passer en même temps. Les volées sont courtes et, à partir du deuxième étage, assez irrégulières. Mon escalier a un premier étage, un deuxième,

deux troisièmes et - je crois - deux quatrièmes : une porte à gauche et une porte à droite. Donc, certains étages donnent sur un escalier, les autres sur l'autre escalier, d'une manière plutôt chaotique. Ainsi, le second escalier n'a pas - il me semble - de troisième étage, puisque deux appartements donnent sur mon escalier, et ils me paraissent assez spacieux. Dans mon escalier, au quatrième, il y a une porte ; puis la cage se divise en deux, et la partie droite monte, chaque fois plus raide, vers la petite porte, moisie et grinçante, de la terrasse ; l'autre forme un coude qui vient finir, quelques marches plus bas, sur un autre étage dont, à première vue, on peut difficilement dire s'il s'agit du quatrième ou du cinquième, encore que la maison, à ma connaissance, n'ait que quatre étages.

Il se trouve que dans l'escalier il n'y a pas de lumière. Simplement, celles qui éclairaient la porte de chaque occupant et celle qui existait quand nous nous sommes installés ici avaient été branchées subrepticement sur le courant de la rue. Quand sont venues les fêtes et qu'ils ont installé les illuminations de la rue, la compagnie d'électricité a découvert la combine et nous a laissés sans lumière, comme il se doit pour des coupables. De sorte que la porte d'entrée est toujours dans l'obscurité ; dans la cour on ne voit rien la nuit, on risque de buter contre le puits, de tomber dedans, et l'escalier est un trou noir. Le propriétaire dit que ce n'est pas son affaire, mais celle de la collectivité, mais comme ici il n'y a pas de collectivité et que les gens se fichent de tout, il n'y a pas moyen de se mettre d'accord, personne n'est disposé à assumer quoi que ce soit, et la maison reste dans l'obscurité, à l'exception de la lampe extérieure située au-dessus de la porte de chaque appartement et branchée sur l'installation intérieure, lampe que l'occupant allume et éteint juste le temps nécessaire pour entrer et sortir. Les vieilles de l'autre escalier, je ne sais pas combien il y en a, mais je crois qu'il y en a beaucoup, montent et descendent avec des bougies qui projettent de grandes ombres, mouvantes et spectrales, à travers les cages et les ouvertures ainsi que sur les parois de la cour et les marches de mon escalier.

Non seulement c'est sombre et incommode, ce qui vous oblige à utiliser des lampes de poche quand vous venez de la rue, mais on a une curieuse impression quand on monte l'escalier et que l'on entend quelqu'un d'autre monter de l'autre côté, surtout la nuit, quand on voit, à travers les lucarnes, les lumières vacillantes et fantomatiques de celui qui monte et de celui qui descend tandis que - c'est le plus curieux - vous vous entendez en même temps monter ou descendre votre propre escalier.

Tous les samedis, une locataire doit, à tour de rôle, nettoyer la cour. Comme cela se passe dans tous les immeubles, une occupante, qui, d'ailleurs, habite l'autre escalier, est chargée de dire qui doit faire le ménage

et quand. Elle ne le dit pas personnellement, et nous ne connaissons même pas cette dame, mais elle établit une liste au crayon feutre sur papier, puis elle la placarde sur la porte du patio. La liste donne les noms des locataires et indique le jour où chacune d'elles doit faire le ménage. La dame a inscrit le nom de ma femme, mais celle-ci ne la connaît pas non plus, et les voisins de notre escalier ne la connaissent ni de vue ni de nom. Mais moi, je sais de qui il s'agit.

Elle habite le quatrième étage, le dernier. Plusieurs fois, je l'ai vue depuis la cour alors qu'elle regardait en bas. J'ai vu sa silhouette à demi cachée par une petite fenêtre à barreaux, derrière des rideaux bonne femme et un gros rideau à demi tiré. Chaque fois que j'ai regardé là-haut, je l'ai vue, de jour et de nuit, toujours à la fenêtre, toujours entre les barreaux, toujours en train de regarder vers le bas, vers la cour, toujours en train de surveiller. Et, la nuit, je ne vois que sa silhouette sombre, se découpant sur la faible lueur d'une bougie allumée à l'intérieur de son appartement. Personne ne sait son nom, mais elle a toujours été là, au quatrième, et on a raconté à ma femme qu'elle était déjà là quand les parents des locataires les plus anciens sont venus habiter notre immeuble.

Après tout, malgré ses particularités, c'est, en définitive, une maison comme les autres. Tout au moins, je le pensais jusqu'à une date récente.

Ce fut le mois dernier, quand nous avons invité un groupe d'amis à dîner. Il s'est alors produit quelque chose de tout à fait bizarre.

Nous étions tous réunis au salon, à bavarder et à boire tranquillement une bière. Rosi, une de nos invitées, a demandé la permission d'aller aux toilettes. Celles-ci se trouvent au fond de l'appartement, au delà de la salle à manger et de la cuisine, car l'appartement est en forme de J renversé, disposé autour de la cour et de l'escalier. Rosi quitta le salon par le couloir, tandis que nos bavardages animés se poursuivaient. Nous ne faisons pas attention, jusqu'au moment où elle est revenue en pleine crise de nerfs, pleurant de façon hystérique.

Nous nous sommes tous levés, et les dames l'ont faite asseoir dans un fauteuil. Ma femme lui a offert une bière, mais elle ne l'a pas acceptée. Elle a continué à pleurer pendant un long moment ; je la voyais si mal en point que j'ai cru qu'elle allait s'évanouir. J'étais persuadé qu'elle avait vu une souris ou un rat, mais il fallait que celui-ci soit bien gros pour l'avoir mise dans cet état. Si bien que j'ai pris un balai, suis passé par le couloir, la salle à manger, la cuisine, et suis arrivé dans la salle de bains où j'ai regardé dans tous les coins, sans rien trouver de particulier. Mais ma surprise fut grande quand je suis revenu et que Rosi, essuyant ses larmes, expliqua, tout en sanglotant, qu'elle était arrivée à la cuisine et que là, elle nous avait tous rencontrés en train de bavarder et de boire ! Nous nous sommes tous

regardés, déconcertés, sans savoir que penser de notre amie. Elle jura ses grands dieux qu'elle nous avait vus dans la cuisine, après nous avoir laissés au salon, et il n'y eut pas moyen de la convaincre de son erreur, malgré tous nos efforts, tant elle y mettait de véhémence.

L'affaire gâcha notre soirée. Plusieurs d'entre nous insistèrent pour raccompagner Rosi chez elle, et tous finirent par s'en aller sans avoir touché au dîner.

Je ne me considère pas comme superstitieux, je ne crois pas aux maisons hantées, aux esprits, aux fantômes, ni à rien de la sorte. Je reconnais que j'aime ce genre d'histoires, comme j'aime les récits de fantastique, de science fiction et de terreur. Mais bon, cela ne veut pas dire pour autant que j'y croie. Et, bien entendu, ce que j'ai pensé de notre amie Rosi, c'était qu'elle était timbrée ou qu'elle avait fumé un joint avant de monter. Cependant, deux nuits après, j'ai commencé à m'inquiéter.

Pili et moi, nous dormions tranquillement quand nous avons été réveillés en sursaut par un chahut considérable. On aurait dit que quelqu'un ou quelque chose tombait bruyamment dans l'escalier et venait frapper avec fracas contre notre porte. La petite Marta se réveilla elle aussi et se mit à pleurer. Pili la prit dans ses bras, et moi, troublé, je m'approchai de la porte palière. J'allumai la lampe extérieure, jetai un coup d'œil par le judas, mais ne vis absolument rien, sinon l'escalier totalement vide. Tout était normal. Je criai : "Qui est-ce ?", mais, bien entendu, personne ne répondit. J'écoutai un moment, mais le silence était total, à part un chien qui se mit à aboyer de l'autre côté de la rue. Enfin, m'armant de courage, j'ouvris le guichet grillagé qui se trouve au milieu de la porte, vestige probable du temps des religieuses, ce qui me permit de voir le palier et ma partie de l'escalier, dans son ensemble, sans ouvrir la porte, ce que, de toute façon, je n'avais pas l'intention de faire. Naturellement, il n'y avait rien, et tout était absolument tranquille, à l'exception de ce maudit chien qui n'arrêtait pas d'aboyer et qui allait encore réveiller la petite que ma femme avait réussi à rendormir.

Peut-être en d'autres occasions serais-je sorti dans l'escalier pour vérifier, mais l'aventure de Rosi était trop récente dans mon esprit et dans celui de Pili, et nous en sommes restés là. Quoi qu'il en soit, la même chose s'est produite dans l'autre escalier, ou dans la maison d'en face, après tout. Dans cet immeuble si particulier, on entend des voix et des pas qui paraissent venir de son propre étage et qui, en réalité, viennent de l'étage voisin. Cette nuit-là, en outre, il y avait un peu de vent. Nous nous trouvons dans un angle particulièrement exposé aux vents violents qui nous apportent des bruits et des voix de très loin. Et, quand la benne à ordures passe dans la rue, on dirait qu'elle traverse notre chambre à coucher.

Et l'histoire de la douche ? Ça, je ne l'ai pas raconté à Pili, mais, la semaine suivante, j'ai entendu de nouveau des choses bizarres, alors que je me douchais.

L'eau coulait à flot sur moi, et le bruit qu'elle faisait était tel qu'il couvrait tous ceux de l'appartement et de l'immeuble en général. Je n'entendais plus ni la télévision, ni le va-et-vient de Pili dans la cuisine où elle préparait le repas, ni la voix de Marta, ni les bavardages des voisins. Quand, tout à coup, il me sembla que, sous ce bruit, perçait, très faiblement, comme une voix. C'était, en un sens, comme les voix et les images inexistantes que tu crois deviner dans le haut parleur et sur l'écran du téléviseur quand tu essaies de capter une chaîne, que l'imagination te fait croire que tu vois et entends, alors qu'en réalité tu ne vois et n'entends rien, en dehors d'un fourmillement continu. De la même manière, si tu laisses courir ton imagination, tu crois percevoir certains sons sous le crépitement de l'eau qui tombe en abondance et sans arrêt sur toi, sur ton visage et sur tes oreilles. Et moi, à ce moment-là, influencé par les événements des jours précédents, je laissais effectivement mon esprit fébrile vagabonder plus que de raison. Soudain, je crus entendre, d'abord avec difficulté, puis très nettement :

- Au secours ! au secours ! Tirez-moi de là ! Je veux sortir ! Au secours!
AU SECOURS !

J'ai eu un coup au cœur. J'ai été parcouru d'un frisson, comme si j'avais mis les doigts dans une prise électrique, j'ai glissé et je suis tombé dans la baignoire.

J'ai dû faire un bruit terrible, parce que ma femme est tout de suite accourue. Effrayée, elle a ouvert le rideau du bain et m'a tiré de là. Je me suis fortement cogné l'épaule, mais rien de grave, rien qui ne puisse s'arranger avec un peu de pommade. Bien entendu, je me suis gardé de raconter quoi que ce soit à Pili, car c'est une fille qui réagit vivement dans certaines circonstances, et l'incident de Rosi ainsi que les bruits de l'escalier suffisaient amplement.

Mais, par la suite, j'ai éprouvé une certaine inquiétude et je n'étais pas tranquille quand je prenais ma douche. Pendant quinze jours, j'ai remplacé la douche par un bain. Et même maintenant, je me douche en vitesse, avec très peu d'eau et en laissant ouverte la porte de la salle de bain pour bavarder avec ma femme. En tout cas, je n'ai plus entendu de voix.

Pas pendant la douche.

Une semaine après cet incident-là s'est produit celui de Miguel. C'est un homme passionné par les phénomènes paranormaux et les bizarreries de tout genre. Je lui ai raconté l'affaire de Rosi, celle de l'escalier et celle de la douche... Il s'est montré très intéressé et a voulu venir à la maison pour la

visiter. En effet, Miguel n'habite pas en ville mais à la campagne, il apparaît ou disparaît pendant des mois et des années sans que personne ne sache ce qu'il est devenu. C'est précisément à ce moment-là qu'il a refait surface après une période où il avait disparu au point que même ses parents, qui habitent en ville, ne savaient pas où il se trouvait, de sorte qu'il ne connaissait pas mon immeuble. Naturellement, j'ai dit à Pili que Miguel venait jeter un coup d'œil à l'appartement. Je ne pensais pas qu'elle aurait aimé savoir ce que Miguel venait réellement faire, car, après l'incident Rosi elle ne voulait plus aller seule aux toilettes la nuit et encore moins monter ou descendre les escaliers, sinon en ma compagnie ou en plein jour.

Dans l'immeuble il n'y a, bien sûr, pas d'interphone pour le moment. Le système d'ouverture de la porte cochère consiste en un cordon qui pend dans la cour et que chaque occupant tire depuis son logement, quand quelqu'un actionne le heurtoir. J'ai dit à Miguel d'appeler deux fois et que je lui ouvrirais. Effectivement, il y a eu deux coups de heurtoir à l'heure convenue, neuf heures du soir, et j'ai tiré le cordon depuis la fenêtre de la cuisine. On est entré dans la cour, et j'ai attendu. Comme personne n'appuyait sur la sonnette de l'appartement, j'ai ouvert la porte, au cas où... Mais je n'ai vu personne dans l'escalier. J'ai entendu des pas en haut, mais, apparemment, dans l'autre escalier. J'avais dû ouvrir à un voisin ou au visiteur d'un voisin. Je suis rentré, et nous avons continué à attendre tandis que Pili préparait le dîner. Il était bientôt dix heures. Miguel n'était pas arrivé. J'ai donc téléphoné chez lui, à la campagne, mais personne n'a répondu. Cela ne m'a pas trop étonné, car l'ami Miguel, indépendamment du fait qu'il est assez imprévisible dès qu'une femme croise son chemin, est extrêmement distrait. J'ai donc considéré qu'il n'avait plus lieu d'attendre, tandis que ma femme était furieuse de voir que son dîner restait en plan.

Toutefois, quelques jours plus tard, j'ai bien été obligé de m'inquiéter, car le téléphone ne répondait toujours pas, et les parents ne savaient toujours rien. Je me suis inquiété quand ceux-ci, alarmés, m'ont appelé le vendredi, car il était absent de son travail depuis deux jours, exactement depuis que nous l'avions attendu, et il n'avait pas donné signe de vie. Les parents et nous-mêmes avons appelé d'autres amis et relations, mais personne n'avait eu de nouvelles de Miguel depuis cette date. Qu'il disparût, c'était normal; qu'il fût absent de son travail sans prévenir, c'était tout à fait étrange.

Un de ses amis qui habitait la campagne, pas très loin de chez lui, alla voir lui-même. Il ne trouva personne à la maison, mais il trouva les chiens qui aboyaient lamentablement et n'avaient rien mangé. C'était décidément très alarmant, car Miguel pouvait oublier le monde entier, y compris ses parents, ses copines et ses amis, mais, en aucun cas, il n'aurait abandonné ses animaux. Il n'y avait pas de voiture, ce qui n'avait rien d'étonnant puisqu'il

n'était pas à la maison. De toute manière, il était pratiquement impossible d'entrer. Malgré tout, les parents attendirent le lendemain pour appeler la police, pensant que leur fils avait atterri quelque part avec une de ses conquêtes. Mais on ne trouva trace de Miguel ni à la campagne ni en ville, ni dans les hôpitaux, ni ailleurs. Son ami de la campagne parvint à s'introduire dans la maison en cassant une vitre. Il visita les lieux de la cave au grenier et ne rencontra rien d'anormal, rien qu'une pile d'assiettes sales dans le lave-vaisselle et du linge usagé sur les chaises et sur le sol, d'où il déduisit que Miguel n'avait pas l'intention de s'absenter.

Ce n'est qu'après une semaine de recherches et d'appels téléphoniques que l'on découvrit sa voiture. Elle était dans le parking public, à cinq minutes de chez moi. On eut la confirmation qu'elle se trouvait là depuis le soir où Miguel devait venir me voir, depuis huit heures, une heure avant notre rendez-vous. Nono, de la librairie Jaime, assura à la police que Miguel était passé au magasin juste avant la fermeture, à huit heures et demie. C'est ce que m'ont dit les deux agents qui sont venus à la maison. Je leur ai expliqué ce que je savais, mais sans mentionner en quoi que ce soit l'affaire Rosi.

Malgré tout, personne n'a revu Miguel depuis lors, et il s'est écoulé près d'un mois. Le mystère est total. Personne ne comprend comment il a pu s'évanouir ainsi sans laisser la moindre trace. Mais ça ne fait pas de doute, j'ai froid dans le dos rien que d'y penser : il a disparu entre la librairie et mon domicile. Je sais que la police a interrogé les voisins, ce qui ne me plaît guère, bien qu'elle soit, je le reconnais, tenue de le faire. En effet, le type du dessous, du premier, qui ne m'adresse la parole que pour se plaindre des fuites d'eau, me l'a dit. Il ne me manquait plus que ça : qu'ils me considèrent comme suspect parce qu'un de mes meilleurs amis a disparu de la surface de la Terre ! Miguel ! Où t'es-tu fourré, connard ?

La nuit dernière, j'ai fait un cauchemar affreux. J'ai rêvé que quelqu'un m'appelait, criait, très loin, me demandant désespérément de l'aide.

Je ne voyais pas son visage, mais il courait dans l'obscurité le long de ce qui semblait être un labyrinthe en pente et sinueux. Il courait, courait et n'arrivait nulle part. Il m'appelait par mon nom, avec une angoisse croissante, chaque fois plus fort et plus près. Pris d'une terreur indicible, je voyais cette silhouette, cette ombre, monter ou descendre - je ne sais pas - des escaliers sinistres et étroits qui ressemblaient horriblement à ceux de mon propre immeuble. Je le sentis venir vers moi. Je reconnus la voix. C'était celle de Miguel ! Il criait plus fort, avec un désespoir indescriptible, et j'ai vu ou perçu qu'il entra dans ma maison, qu'il pénétrait jusque dans la chambre où nous dormions, Pili et moi !

Je poussai un hurlement sauvage, affolé, en même temps que je me

réveillai, d'un coup, et bondis hors de la chambre, pris de frénésie et couvert de sueur - pour constater que la porte de la chambre restait fermée, qu'il n'y avait rien dans la pièce, rien que ma femme, l'enfant et moi. Marta se réveilla elle aussi, éclata en sanglots. Pili, dès qu'elle vit que j'allais bien, que j'avais simplement fait un cauchemar, la prit dans ses bras et, non sans mal, finit par la calmer. Au bout d'un moment, elle se rendormit.

Moi, par contre, je ne parvins pas à retrouver le sommeil.

Je me suis souvenu de quelque chose qui s'est passé la semaine dernière, qui ne semblait pas avoir d'importance mais qui m'a fait réfléchir. J'étais seul à la maison quand on a appelé en bas, par deux fois. Je ne suis pas allé ouvrir, parce que j'étais aux W.C. Ce sont les voisins qui ont ouvert. Je n'attendais personne, de sorte que je n'étais pas sur mes gardes, mais, pendant que je tirais la chasse, on a appelé à la porte, on a sonné. Je suis sorti de la salle de bain à la hâte, j'ai ouvert et je suis tombé sur un employé du téléphone, en bleu de travail, qui tenait une boîte à outils. Il demanda un Tel, un nom qui ne rappelait rien, ce que je lui dis. Il parut surpris et demanda si ce n'était pas le deuxième à gauche. Je lui répondis que non, et il insista, précisant qu'il avait pris l'escalier de gauche. Je souris et lui expliquai que mon étage se situait au deuxième de l'escalier gauche, mais que dans l'autre escalier il y avait deux deuxièmes, un deuxième droite et un deuxième gauche, et que ce dernier était le seul deuxième gauche de la maison, bien qu'il se trouvât dans l'escalier de droite. "Une drôle de maison", me répondit-il. Il me remercia et s'en alla. Et je ne m'occupai plus de cette affaire. Jusqu'à maintenant, jusqu'à ce que, en pensant à Miguel, j'ai commencé à réfléchir.

Miguel ne connaissait pas l'immeuble. Est-il possible que, ce soir-là, il ait effectivement frappé à la porte cochère et qu'il soit monté par le mauvais escalier. Je secoue la tête et rejette non pas l'idée, mais ce qu'elle implique. Quelle pensée absurde que j'ai là ! Bon, Miguel a pu, en effet, se tromper d'escalier. Il ne serait ni le premier ni le dernier. Et alors ?

J'ai essayé de me concentrer sur mon travail, devant le clavier de l'ordinateur, mais, sans cesse, mon imagination est revenue à la charge, chaque fois plus pressante, faisant naître des fantasmes de plus en plus absurdes et décousus. Enfin, j'ai regardé instinctivement par la fenêtre le patio, les murs blancs - qui un jour furent blancs et qui, maintenant, sont gris et écaillés, les fenêtres fermées, les canalisations rouillées, les chéneaux et les toiles de la terrasse, sans rien voir et sans savoir ce que je comptais voir. J'ai cherché la fenêtre de la vieille en question, mais je ne l'ai pas trouvée, et, d'ailleurs, je sais que je ne peux pas la voir d'ici parce que la fenêtre en question se trouve de ce côté-ci de la cour, deux étages au-dessus du mien

et, par conséquent, hors de mon champ visuel. Je suis revenu m'asseoir devant l'ordinateur où je suis resté pensif pendant un long moment. J'ai été tenté de prendre une cigarette dans le paquet que Pili avait laissé sur le rebord de la fenêtre, bien que j'aie cessé de fumer depuis des années et, finalement, je me suis levé à nouveau et, en pantoufles, je suis sorti de l'appartement.

La nuit tombe. Le soleil se couche et le ciel, au-dessus de ma tête, découpé par les bords de la terrasse, s'assombrit. Je suis dans la cour, près du puits. Là-haut, la vieille se tient, comme toujours, derrière sa fenêtre, toujours dans la même posture, toujours en train de surveiller et d'espionner, vieille sorcière. Une pâle lumière de bougies éclaire la pièce. Vieille avare ! Est-ce qu'elle ne peut pas se payer l'électricité ? Pourquoi est-elle toujours là ? Est-ce qu'elle ne dort pas, ne mange pas, ne va pas pisser ?

Ce soir, plus que jamais, la cour est particulièrement sinistre. Il souffle un peu de vent d'est qui siffle et ulule à travers la terrasse, comme s'il portait les lamentations d'âmes en peine. Bien sûr, l'escalier est dans l'obscurité ; seules de rares lumières, provenant de quelques fenêtres, sont allumées dans tout l'immeuble. Il y a un téléviseur qui marche au second. Des enfants jouent au troisième. Mais la cour est de plus en plus sombre, bien qu'il ne fasse pas totalement nuit. Les murs paraissent plus vieux, plus écaillés, gris, sales, pulvérulents et crevassés, plus humides que jamais. La maison toute entière semble attendre, menaçante.

Une voix intérieure me dit de laisser tomber, de ne rien faire, d'attendre à demain. Une autre voix me dit que je pourrai pas dormir, qu'il me faut monter, gravir ce maudit, ce sinistre escalier que je n'ai jamais emprunté. Le sens commun me dit qu'il est stupide d'avoir peur, que je ne risque rien, sinon de me casser la figure si je ne me sers pas de la lampe que je tiens à la main. Et le même sens commun me dit que je me comporte comme un imbécile, comme un idiot amateur d'histoires à faire peur qui, chaque fois, se laisse suggestionner par sa propre imagination, pensant des choses dont il sait qu'elles sont impossibles. Je pense à Pili quand elle reviendra de chez sa mère avec la petite et comment elle va se moquer de moi quand je lui raconterai, moi qui n'ai pas peur des histoires à dormir debout, qui ne crois ni aux fantômes, ni aux vampires, ni aux ovnis ni à toutes ces sottises.

Et alors, sans y penser, je me laisse porter, je fais un pas un avant et je me dirige vers l'arche du fond, vers l'escalier de droite, celui que je n'ai jamais gravi et que, à vrai dire sans savoir pourquoi, je commence à monter.

Les ténèbres les plus noires, les plus sinistres et les plus complètes règnent dans l'escalier. On ne voit rien, pas même ce qu'on pouvait attendre à cette heure. C'est comme si la clarté décroissante du ciel et la lumière qui

sort de quelques-unes des fenêtres du patio butaient contre une barrière qui lui fait obstacle et l'empêche de pénétrer, tant soit peu, l'obscurité si dense, si épaisse qu'on pourrait la couper au couteau. Une lueur parvient, à travers la lucarne ovale qui donne sur l'autre escalier, le mien, mais elle n'améliore en rien la visibilité là où je me trouve en ce moment. J'ai allumé la torche dès que j'ai mis le pied gauche sur la première marche ; je suis monté lentement et précautionneusement jusqu'au premier étage. La cour a disparu quand j'ai passé le premier angle, au premier tournant de l'escalier. J'observe les marches que j'éclaire à mesure que je monte. Ce sont de vieilles marches de pierre, comme celles de mon escalier, en tous points identiques, tout aussi usées. Les murs qui furent blancs jadis, car il y a longtemps qu'ils n'ont pas été passés à la chaux, font apparaître des taches sombres, des écaillures et des fentes. Ils dégagent une odeur désagréable d'humidité et de moisi. Je passe devant deux portes de bois abîmées par l'usure, le manque d'entretien et par le temps, puis je me dirige vers le second étage, passant contre la grille qui donne sur le patio, d'où viennent, très atténués, le son lointain d'une partie de football à la télévision et les cris d'enfants qui jouent. Les marches sont maintenant de bois et de brique rougeâtre, comme dans mon escalier, à partir de mon étage. Tout reste obscur, et je ne distingue pas d'autre lumière que celle de ma lampe. Foutus voisins ! Personne qui allume la lumière de sa porte. Ou bien est-ce que, chez eux, ils n'ont même pas l'électricité ? En haut non plus, je ne vois aucune lumière.

Maintenant que je m'arrête, quelqu'un monte l'escalier en même temps que moi ; on entend les pas tout près. C'est quelqu'un qui monte ou qui descend, derrière ou peut-être devant moi. Est-ce dans cet escalier ou dans l'autre ? Je tends l'oreille, et ne suis pas très sûr que ce ne soit pas l'écho de mes propres pas. Je fais halte, et je ne les entends plus. Je continue à monter, et, de nouveau, je les entends. Maintenant je suis sûr qu'ils viennent de l'autre escalier, mon escalier. Je passe devant la lucarne et ses barreaux ; je distingue une lumière vacillante, une lumière électrique, celle d'une torche. Je m'arrête, et l'autre s'arrête aussi. Il se trouve à la hauteur de mon appartement. Ou bien se trouve-t-il plus haut ? Non. Au-dessus de moi passe mon escalier, au-dessous également ; de même de mon côté, de l'autre côté du mur. Qui est-ce qui s'est arrêté à ma porte ? Je n'attends personne. Pili ne rentrera pas tout de suite, et, auparavant, elle me téléphonera. De plus, aucun de mes amis ne viendrait me voir avec une torche. Je grimpe encore deux marches, et l'autre fait de même. Je stoppe, et l'autre stoppe à nouveau. Je commence à m'inquiéter. Ça n'est pas un hasard ; ça n'est pas du tout normal. Je reviens en arrière et, par la lucarne, je jette un coup d'œil sur mon escalier. Je vois la lumière d'une lampe , mais

pas la porte. Quelqu'un se fiche de moi, ça ne fait pas de doute. Mais pourquoi ? Merde ! je ne trouve pas ça drôle. Je suis sûr que c'est un des gosses du voisin de dessous. Que je l'attrape ; je lui apprendrai.

De nouveau, je dirige la lumière de la lampe vers le haut. L'escalier continue, interminable. Je me décide et reprends l'ascension. L'autre, qui que ce soit, recommence à monter. Maintenant, je vois deux autres portes ; je ne sais pas très bien si ce sont celles du deuxième ou du troisième, parce que, étant donné mon inquiétude, je ne m'y retrouve plus. Merde ! Je me laisse impressionner comme un collégien. Sous aucune des deux portes il n'y a de lumière ; toutes deux sont abîmées, délabrées. Les ampoules au-dessus des deux entrées sont éteintes. Est-ce qu'il n'y a personne dans tout l'immeuble ? L'escalier tourne deux fois sur la gauche, se lovant autour du mien comme un serpent, non, comme un énorme ver. Il sent très mauvais ; on dirait une odeur d'œufs pourris ; ça doit être les canalisations de ce vieil immeuble. Quand vont-ils arranger ça ?

Je crois qu'en effet ce sont les portes du deuxième, de l'autre deuxième. Mais il n'y a personne. J'appuie sur la sonnette, mais elle ne marche pas. Pourtant, je sais que quelqu'un habite ici. La porte est vieille, je dirai même très vieille, comme celle de l'appartement contigu. La peinture qui les recouvre toutes les deux s'écaille ; elle tombe en morceaux. Qu'est-ce que c'est que ces gens qui n'entretiennent pas la porte de leur propre logement ! Je frappe plusieurs fois, mais personne ne répond. J'écoute attentivement, mais je n'entends rien, rien que ma propre respiration. Et - oui - le vent qui souffle sur la terrasse et dans la cour. En échange, je ne perçois ni la télévision ni les enfants que j'entendais il y a quelques minutes.

Je laisse le deuxième étage derrière moi et continue à monter. Ici, l'escalier bifurque : vers la gauche et tout droit. À gauche, il disparaît derrière un angle, quelques marches plus haut. L'obscurité est totale. Ici, il ne parvient pas la moindre lueur de l'extérieur. Je continue par la cage principale, puis je tourne encore à gauche. Je passe devant l'ouverture entièrement grillagée qui donne sur la cour. Les rares lumières allumées dehors sont pâles et brumeuses. Je ne perçois pas de bruit, pas le moindre, à part le vent. Seulement les pas sur les marches qui me semblent être l'écho des miens. Ou bien ne le sont-elles pas ? Au diable ! Je dois être au quatrième étage. Dans un moment, je sortirai sur la terrasse.

Sur le palier où je me trouve en ce moment il y a une porte très ancienne et moisie, comme toutes les autres. Ici aussi, les lumières sont éteintes. J'appuie sur la sonnette ; elle ne marche pas. Personne ne répond quand je frappe. Apparemment, je suis seul dans l'escalier. De nouveau, je tourne à gauche, et l'escalier continue à monter. À droite, il y a un étroit palier, occupé par un grand coffre de bois rongé par les vers, aux ferrures

rouillées, et couvert de toiles d'araignée. Mon Dieu ! Il y vraiment des gens qui vivent ici ? Je tourne une fois, et encore une fois. Le silence est total, excepté le bruit de mes pas, l'écho qu'ils provoquent, ma respiration de plus en plus inquiète, agitée, et le vent qui hurle à l'extérieur. Ma lampe éclaire les marches qui montent, et montent, qui ne finissent jamais. Je tourne encore une fois à gauche, m'accrochant à la rampe de bois fragile et déglinguée, et je tourne encore une fois. Je passe devant une autre ouverture donnant sur la cour, garnie de haut en bas de gros barreaux de fer rouillés. À nouveau, je me trouve à une bifurcation, avec un autre escalier qui s'en va vers la gauche. Il y a un autre palier et une autre porte avec une fenêtre à barreaux sur le côté, et un volet de bois fermé de l'intérieur. Puis, l'escalier continue.

Ça n'est pas possible. Je devrais être sur la terrasse. Combien d'étages ai-je grimpés ? Toujours plus inquiet, je poursuis, enrageant de ne pas arriver en haut, de ne pas avoir encore atteint cette fichue terrasse. L'escalier continue à se tordre sur lui-même et tout autour de l'autre cage. Il y a toujours les étroites lucarnes qui donnent sur mon escalier, mais je ne vois rien à travers, sinon mon propre escalier enveloppé de ténèbres. Un autre palier, avec une autre porte, encore plus vétuste que les précédentes. Toujours dans l'obscurité. Je sonne et, bien entendu, personne ne répond. Sans doute sont-ils tous partis à la foire. Découragé, je vois que l'escalier continue, continue, sans fin. Bon Dieu ! Je suis sûr que cet immeuble n'a que quatre étages, et je suis au moins au sixième ! Qu'est-ce qui se passe ! Je regarde à travers l'ouverture qui donne sur la cour, toujours obscure, toujours silencieuse. Levant les yeux ; je vois la terrasse, quelques mètres plus haut et, baissant les yeux, je vois les murs sombres, noirs et humides qui descendent jusqu'à la cour. Mais tout est si obscur que je ne distingue pratiquement rien. Cependant, j'ai dû me tromper, car je ne compte que trois étages au-dessous de celui où je me trouve.

J'en ai assez. Je suis plutôt nerveux, et je commence à penser des choses toujours plus extravagantes. J'en ai marre de cet escalier sinistre, de cet immeuble obscur où il n'y a personne, pas même une lampe allumée. Quelle sottise, venir ici, tout seul, à cette heure de la nuit ! Je reviendrai demain, à la lumière du jour, si je décide de revenir. Mais pour quoi faire ? Qu'y a-t-il ici qui vaille la peine d'être vu ?

Le bruit de mes pas, qui résonne comme si quelqu'un me suivait, me rend toujours plus nerveux. Je reviens par où je suis venu, accroché à la rampe, descendant d'un bon pas les marches que j'éclaire de ma lampe. Je passe un palier, puis un autre, rapidement, sans m'arrêter, impatient d'arriver en bas. Foutue maison, foutues vieilles qui ne prennent pas la peine d'éclairer. descendant un étage après l'autre, je passe ou crois passer par une des

bifurcations, et je continue à tourner à mesure que je descends, toujours sur la droite. Je dois être au premier. Dans peu de temps, je serai dans la cour. Je continue à descendre, d'un pas pressé, le maudit escalier enveloppé de ténèbres. Et, ce faisant, j'entends le bruit de pas rapides qui descendent en même temps que moi. Ils retentissent derrière moi, ils retentissent dans l'autre escalier. Ou bien ce sont les échos de mes pas ? Je préfère ne pas le savoir, je préfère ne pas y penser. Un autre palier, d'autres portes, des tournants et des tournants. Je descends toujours, et l'escalier continue.

Bon Dieu de Bon Dieu ! Je devrais être en bas ! Par tous les saints ! Combien d'étages ai-je descendus ? Je m'arrête, troublé, et jette un coup d'œil autour de moi : les murs chaulés qui tombent en morceaux, la rampe de bois, les vieilles marches de pierre, de bois et de brique, les lucarnes ovales qui donnent sur l'autre escalier, le mien, dont je n'aurais jamais dû sortir. J'ai le souffle coupé, je commence à suer abondamment, bien que nous soyons en octobre. Merde ! Je dois me tromper. Ce n'est pas possible que je ne sois pas encore arrivé au niveau de la rue.

Je descends encore quelques marches et regarde, à travers la grille du palier, vers le bas, vers la cour. Il me semble distinguer le puits, les pots de fleurs et la moto garée par le voisin du premier. J'aperçois faiblement les lumières de la rue qui filtrent par la vitre de la porte cochère et sous la porte intérieure qui est fermée. Oh ! Si je suis toujours au troisième, il en reste encore trois sous moi ! Je regarde en haut, et je vois la balustrade de la terrasse, le ciel sombre, rougeâtre, chargé de nuages rapides, chassés par un vent qui souffle furieusement. Ce n'est pas possible ! J'ai descendu pendant un bout de temps, et il n'y a qu'un étage au-dessus de moi ! Je suis au même point qu'il y a un moment, quand j'ai commencé à descendre !

Je ferme les yeux, serrant fortement les paupières, puis je les ouvre. Je suis devenu cinglé, ou quoi ? Ça ne peut pas se produire. Ça ne peut pas m'arriver, à moi ! Ce sont mes nerfs, mon imagination qui me jouent un mauvais tour. J'inspire profondément. Je continue à descendre, mais, cette fois, je compte chaque étage. Un... deux... trois... Quatre ! Cinq ! Bon Dieu ! L'escalier continue ! De nouveau, je regarde la cour... Je suis au troisième étage ! À deux étages de cette saloperie de terrasse ! Mon corps est saisi d'un tremblement ; je m'accroche à la grille de toutes mes forces, tandis que la sueur m'inonde le visage, le cou, la poitrine... Alors je regarde la dernière fenêtre, exactement la dernière sous la terrasse, et je vois la silhouette de la vieille, cachée derrière le rideau bonne femme et à demi couverte par le gros rideau, se découpant sur la lueur sinistre et tremblante des bougies. Et je m'aperçois qu'elle me regarde ! Une lumière vient d'en bas, du patio et l'éclaire faiblement... Je la vois qui me regarde droit dans les yeux en me souriant de façon machiavélique, à vous donner des frissons dans le dos !

Elle se rit de moi. Sur sa figure, je distingue une effroyable expression de satisfaction, de plaisir et de triomphe !

Tous mes poils se hérissent. Je sursaute comme si j'avais reçu une décharge électrique, et je descends les marches en courant, sans vraiment prendre la peine de m'éclairer avec la torche. Je cours, je cours, terrorisé, sautant d'une marche à l'autre, sautant deux marches à la fois, puis trois. Je dégringole un, deux, trois, quatre, cinq et jusqu'à six étages, jusqu'à ce que je me prenne les pieds, tombe, roule et bute contre la paroi.

L'épaule, les côtes et le bras me font mal, mais je panique tellement que je ne pense pas à la douleur, bien que je n'aie apparemment rien de cassé. Atterré, je m'aperçois que j'ai perdu la lampe. Grand Dieu ! Pas ça ! Je tâte autour de moi, désespérément, comme un fou, marche après marche, sans la trouver. Dans ma cervelle s'est gravée l'horrible expression de la vieille, et je ne veux rien d'autre que sortir de là. Alors je trébuche contre quelque chose sur le palier, et je fais un bond. Je me jette en arrière, monte quelques marches, et mes pieds heurtent un objet métallique. La lampe ! Je la saisis de mes mains tremblantes et j'actionne l'interrupteur. Dieu merci, elle fonctionne. Je dirige le faisceau vers le bas, et je pousse un cri d'horreur ! Je crie comme un fou, comme un possédé, et je continue à crier jusqu'à perdre le souffle. Là, sur le palier, gît le corps rigide de l'employé du téléphone qui, l'autre jour, a sonné chez moi. Il a maintenant les yeux grands ouverts, des cernes énormes, le visage décomposé, les cheveux blanchis, la barbe de trois jours et la langue tirée ! Il a les bras ouverts et ses mains serrent convulsivement le câble de téléphone avec lequel il s'est étranglé !

Je dégringole l'escalier, fuyant l'épouvantable vision, et, appuyant le visage contre la grille diabolique qui me sépare de la cour, je vois la vieille sorcière qui reste au même endroit, au même niveau qu'auparavant, alors que, moi, je reste ici, au même endroit qu'il y a une heure, bien que j'aie descendu une douzaine d'étages dans un immeuble qui n'en compte que quatre. La vieille, la maudite, l'horrible vieille me rit en pleine figure. Je sens mes cheveux se dresser sur ma tête, puis je regarde vers le bas. Je distingue vaguement, comme à travers une brume épaisse, la porte de l'immeuble qui s'ouvre vers l'intérieur, une voiture d'enfant qui entre, suivie de ma femme. J'entends celle-ci m'appeler, et je hurle désespérément son nom :

-PILIIIIIIII !!!

Je crie de toutes mes forces, mais elle ne m'entend pas. Elle ne m'entend pas ! Elle ne m'entend pas ! Elle m'appelle, et je l'entends, mais elle ne m'entend pas ! Elle prend la petite Marta dans ses bras et monte l'escalier, notre escalier. J'entends, très loin, une sonnette qui résonne, ma sonnette.

De nouveau, je regarde la fenêtre à barreaux de la vieille. Celle-ci sourit plus diaboliquement encore, la bouche ouverte sur quelques dents rongées et pourries, noires comme le diable. Derrière elle, la lumière des bougies est devenue rouge, rouge comme un incendie, comme le ciel couleur de sang qui se découpe au-dessus du patio et de la terrasse, rouge comme l'enfer ! Je vois Pili ressortir avec la petite, la remettre dans la voiture et regagner la rue sans entendre mes cris épouvantables.

Je descends en courant, hurlant comme un possédé, sautant par-dessus le cadavre de l'employé du téléphone. Je descends, je descends tout en étant sûr que je n'attendrai jamais la cour, quel que soit le nombre d'étages que je descende. Je regarde les portes et j'ai la certitude d'être passé devant, non pas une fois mais plusieurs fois. J'ai la certitude que je peux bien appeler, personne ne me répondra, parce qu'il n'y a personne, que la maison est morte. Seule habite ici la maudite sorcière, celle qui tient la liste pour le nettoyage, celle qui maintenant me tient en son pouvoir.

Ma lampe éclaire quelque chose qui est étendu sur le sol, dans le tournant suivant de l'escalier. Je n'ai pratiquement pas sursauté. J'approche la lumière de cet autre cadavre tout recroquevillé sur lui-même, comme dans une posture fœtale, le corps d'un homme au visage amaigri, émacié, la peau noirâtre, avec une barbe de plusieurs jours, le visage d'un homme jeune mais prématurément vieilli, en état avancé de décomposition, dégageant une puanteur indescriptible et entouré de mouches. C'est le corps d'un homme littéralement mort de faim. Et, Dieu me pardonne ! je le savais avant de reconnaître, non sans difficulté, ses traits. C'est le cadavre de mon ami Miguel !

Je n'ai plus la force de crier, je me mets à pleurer, à pleurer comme un enfant, à rire comme un cinglé, me rendant compte alors que je franchis dans l'instant même le seuil de la folie. Bienheureuse folie qui m'évite l'horreur atroce de savoir que je ne parviendrai jamais à sortir de ce maudit escalier ! Alors je descends les marches en riant, en riant et en pleurant, me cognant la tête contre les murs, contre les vieilles portes moisies, pourries des appartements que personne n'habite, foulant de temps à autre les cadavres putréfiés et décomposés, les squelettes décharnés et les os dispersés de tous les imbéciles qui, avant moi, ont gravi par erreur cet escalier ténébreux, malodorant, effrayant, infernal, alors qu'ils auraient dû passer par l'autre escalier.

FIN



Angel Olivera Almozara, qui est âgé de 43 ans, travaille dans une agence de voyages. Il réalise des bandes dessinées, qu'il publie essentiellement dans des fanzines, ainsi que des travaux graphiques pour la ville de Cadix, en Andalousie, où il réside. Il a publié un roman et en a d'autres en préparation.

La maison aux deux escaliers a paru dans Miniature n°14, en avril 2000.

Adresse de l'auteur : Desamparados 2-3° - 11005
CADIX

On peut le joindre par l'e-mail de son frère :
fritz@yaonline.es

Il comprend un peu le français. Le joindre plutôt en anglais, à défaut d'espagnol.